

UNIVERSITE CATHOLIQUE DE LOUVAIN
Faculté des sciences économiques, sociales, politiques et de communication



La coiffure comme expression culturelle de la communauté noire

Le défrisage et l'afro



Présenté par Cécile Thomachot
dans le cadre du cours d'Alain
Reyniers intitulé ETUDES
CULTURELLES

Année académique 2012-2013

Problématique

La coiffure chez la communauté noire est un ornement notamment pour les femmes. Quelques hommes s'expriment par la sape (mode de vie qui se traduit par un code vestimentaire soigné et tiré à quatre épingles peu importe les circonstances), alors que chez les femmes, c'est la coiffure qui fait preuve de vitrine, de présentation aux autres, avant même les vêtements. C'est le premier élément qui est vu et jugé.

Avant la colonisation, les femmes africaines se reconnaissaient entre différentes tribus par la manière de tresser et d'accessoiriser les cheveux. La coiffure et la chevelure font partie de son identité et de sa culture. Elles ont toujours été des facteurs socioculturels par lesquels les gens s'identifiaient. Depuis l'influence des Occidentaux qui ont déterminé une autre définition du canon de beauté ; le tressage se voit « concurrencer » par le défrisage. Celui-ci est entré dans les mœurs et les consciences en quelques siècles et s'est imposé comme étant une pratique endogène, amenant la femme noire à changer radicalement la nature de son cheveu pour correspondre à l'esthétique dominante (le cheveu lisse et soyeux). Certaines l'utilisent comme façon de s'insérer plus facilement dans la société, estimant qu'un beau cheveu correspond au renvoi d'une belle image de soi. Le cheveu crépu étant différent des autres, il attire le regard. Par conséquent, il est devenu logique de « gommer » cette caractéristique trop voyante pour pouvoir se fondre dans la masse. Cette intégration « capillaire » n'est pas sans conséquences sur la santé, sur l'image que la femme noire a d'elle-même et qu'elle renvoie. La sociologue martiniquaise Juliette Sméralda parle d'une aliénation et d'une négation de sa propre nature. En parallèle, il est intéressant de constater depuis les années 2000, l'émergence du mouvement nappy qui incarne un renouveau de l'affirmation identitaire et la volonté de retrouver sa culture capillaire d'origine. « Nappy » désigne la contraction de « natural happy ». Le mouvement prône un retour aux cheveux crépus pour les femmes afro-caribéennes. La coiffure dans ce cas, devient un moyen de revendiquer les racines africaines, comme la coupe afro des années 1970 avec en figure de proue Angela Davis. D'autres encore ont développé leur propre style, qui peut être envisagé comme une forme d'expression intermédiaire car elle joue sur l'alternance crépu/défrisé. Une Antillaise, une Africaine ou une Métisse vous parlera différemment de ce sujet tout en étant semi-consciente de la dimension socio-culturelle que cela implique. La définition du canon esthétique a traversé les siècles et s'est déclinée de différentes manières. L'identité capillaire s'est déconstruite voire dénaturée au contact de l'autre et de son discours ; pour ensuite se transformer. Pourtant, le cheveu n'a pas dit son dernier mot et l'expression de ses racines est fluctuante. La preuve en est, ses nombreuses déclinaisons (tresses, nattes, twist out, vanilles...) qui témoignent de cette liberté, dans la

pratique, qu'est le (mé)tissage chez la communauté noire.

Question de départ

En quoi la coiffure est-elle une expression culturelle de la communauté noire ? Sous quelles formes, cette expression, se présente-t-elle ? Quelles en sont les motivations ? Quelles en sont les enjeux ? Quelles en sont les origines ? Quelles en sont les évolutions ?

Hypothèses

- Le défrisage est une pratique exogène intégrée dans les consciences comme étant endogène, il est considéré comme une contrainte nécessaire et sert à s'insérer dans la société plus facilement.
- Le retour au naturel consacré par le mouvement Nappy est une revendication de l'identité noire et un appel à se réapproprier son corps « originelle » y compris les cheveux.
- Certaines femmes noires souffrent d'un « problème d'identité culturelle » par rapport à leurs cheveux.

Méthodologie

Pour ce travail, j'ai décidé de distribuer quelques questionnaires et de faire des **entretiens de type semi-directifs** avec les jeunes femmes africaines et les coiffeuses. Cette méthode est intéressante car dans la communication, le langage corporel est tout aussi pertinent que la parole. Cela me permet donc de relever ce qui est dit, ce qui n'est pas dit, ce qui se dit par les expressions faciales, les réactions et les gestes parfois inconscients. Cette méthode entraîne de facto la conversation qui se trouve, dans la plupart des cas, prolongée hors du cadre interrogatif et relève souvent des éléments inattendus. En plus de l'entretien, j'ai prévu de faire de **l'observation directe** dans des salons de coiffures. C'est à la fois le moyen de discuter avec des coiffeuses, de voir les interactions entre elles et leurs clientes ainsi que de constater l'atmosphère qui s'en « dégage ». Il me semble essentiel d'aborder cet aspect pour savoir comment la culture de la coiffure se transmet, se perpétue, est réappropriée puis transformée pour être une forme d'expression singulière à chaque femme.

Pour finir, je proposerai dans le travail final, en annexes des témoignages de jeunes femmes africaines qui expliqueront leur rapport à la coiffure au niveau identitaire, ce qui relève de l'héritage culturel et ce qui est de leur apprentissage propre. Pour pouvoir avoir une vue d'ensemble, une liste des différents types de coiffures sera établie. Elle ne sera probablement

pas exhaustive car d'après les nombreux blogs consacrés aux cheveux de femmes noires, de nouvelles coiffures s'inventent presque chaque jour. Dans la dernière partie des annexes, des références seront faites à l'économie dit « marketing ethnique » lié aux produits capillaires (shampoings et défrisants) ainsi qu'une analyse très brève de la représentation de la femme noire dans la publicité à mettre en relation avec les questions de mon entretien « Quels étaient les modèles de référence auxquelles vous vous identifiez plus jeune ? Et aujourd'hui ? Pouvez-vous me citer la personne qui incarne pour vous, l'identité noire contemporaine ? »

Cadre théorique

Pour mon analyse, je me suis basée sur trois différentes approches théoriques : la définition des Cultural Studies (A.Mattelart et E.Neveu); l'aliénation liée à la peau noire et au cheveu crépu (J. Sméralda) et l'influence sociale, ses phénomènes, facteurs et théories (G. De Montmollin). Ces trois livres m'ont permis de baliser ma recherche. Les éléments présents dans ces ouvrages sont pertinents par rapport à mon sujet. Je suis partie du thème général « Les Cultural studies » au plus particulier l'aliénation mise en relation avec le rapport corps/culture que mon sujet sous-tend.

1/ Les Cultural studies

Dans leur ouvrage « Introduction aux Cultural Studies », Armand Mattelart et Erik Neveu évoque la culture comme « *les manières de vivre, sentir, et penser propres à un groupe social* ». Elle structure les individus au niveau identitaire et les inscrits dans un collectif (communauté, société, nation...). Ils nous invitent à comprendre la dimension politique qui entoure la culture d'un groupe. En effet, plusieurs et différentes cultures coexistent dans une société. Or, cette cohabitation se fait sous le biais des rapports de pouvoir. Pour les auteurs, l'expression culturelle d'un groupe peut être vue comme soit contestation de l'ordre social ou au contraire comme une adhésion à celui-ci. Ce qui signifie par conséquent que l'être culturel a une capacité critique et de remise en cause du modèle dont il a hérité et/ou qu'il a lui-même construit.

a) **Culture et économie sont intimement liés** : « *les notions, les pratiques et formes culturelles cristallisent des visions et des attitudes qui expriment des régimes, des systèmes de perception et de sensibilité* ». Par conséquent, l'éducation et la communication jouent un rôle fondamental dans la construction identitaire. Les références culturelles sont véhiculées en masse à une population hétérogène dont les valeurs primaires ne coïncident pas forcément. Les personnes font alors des compromis avec leur origine jusqu'à parfois rompre partiellement avec elle (ce qu'ils appellent « subordination ») ou luttent pour inscrire leur culture dans la

continuité (ce qu'ils appellent « résistance »). La problématique de l'identité est confirmée ici car son ambivalence est flagrante. D'une part, le groupe culturel est conscient de son identité et en révèle sa force en refusant le statut de subordonné et en revendiquant son altérité. D'autre part, il confirme son besoin d'être reconnu en tant que tel et donc, admet que sa non-visibilité est une domination, une prise de pouvoir.

b) **La culture médiatique.** David Motley fait un retour critique sur le modèle encodage-décodage de Stuart Hall. Il va introduire le concept de « focus group » pour comprendre la réception des médias. Comme dit précédemment, la communication joue un rôle fondamental dans la construction identitaire. Celle-ci subit un discours familial d'abord qui ensuite se trouve associée à un autre médiatique. Ces différents niveaux de transmission nous permettent de comprendre comment les modes, les consommations culturelles et les choix identitaires se forment, se déforment et se reforment. Ils sous-entendent aussi que l'individu est en constante construction. L'identité est faite de divers données telles que le sexe, l'âge, la race, la religion, la sexualité, la classe, la nation... Certains de ces éléments sont amenés à changer avec le temps et les influences extérieures. L'être en question ne reste donc pas dans une acceptation figée et immuable de son potentiel culturel. Cette « nomadité » laisse une marge de manœuvre. Certes, la personne est guidée voire influencée par sa famille, son milieu social mais il a la possibilité de composer avec ces données pour se définir individuellement et faire de son identité culturelle « une production active ».

c) **L'hybridation culturelle.** Nos sociétés contemporaines font face à une diversité croissante. Le déplacement des populations et l'immigration causent déracinement, réinterprétation de l'espace et confrontation de son identité culturelle à d'autres croyances, valeurs, idées, savoirs. Ces différences non reconnues comme étant positives provoquent des paniques identitaires. Les personnes doivent intégrer de nouvelles références culturelles ainsi que de nouvelles appartenances sociales. Cet apprentissage se fait rarement sans heurt. L'individu qui pense son identité figée, ne voit pas ces « nouveautés » comme un enrichissement mais comme une menace. Pourtant, nous sommes amenés de par la mondialisation à adopter différentes composantes culturelles : l'espace n'est plus seulement géopolitique, il est aussi « géoculturel ».

2/ L'aliénation liée à la peau noire et au cheveu crépu

La sociologue martiniquaise Juliette Sméralda s'est intéressée en 2003 au binôme cheveu crépu/peau noire pour « *révéler les lieux de passage de la domination ethnoculturelle d'un groupe par un autre* ». Sa démarche empirique se fait au travers d'éléments d'anthropologie raciale et d'histoire ; une rétrospectives des techniques de transformation de la

structure du cheveu et une enquête de terrain. Elle part du présupposé que les occidentaux ont imposé leur mode de vie et de pensée aux populations africaines colonisées. L'influence a été exercée par la parole et surtout le regard. Cette situation a conduit à « *des phénomènes de mimétisme comportemental et culturel* »; caractérisés par une dénaturation (par rapport aux références raciales et culturelles initiales) puis une stigmatisation qu'elle qualifie d'aliénation culturelle. Elle fait aussi un lien avec le contexte de la société de consommation qui tend à s'imposer un peu partout dans le monde et qui finit par faire disparaître les significations culturelles de ces phénomènes. De même que la société capitaliste exploite le corps pour en faire un produit de consommation.

« *Le corps est une construction sociale. Le corps structure l'identité même de l'individu dans les sociétés. Il reflète les rapports de dominations ritualisés, comme le sont d'ailleurs tous les autres rapports au corps qu'entretiennent entre eux, les membres d'une société ou de groupes humains distincts. Il est un corps-signe et un corps-outil, soumis à une certaine gestion sociale. La nouvelle auto perception inaugurée par le regard exogène dépréciateur implique chez l'observée, une nouvelle organisation de l'identité corporelle* ».

Selon elle, le cheveu comme la couleur de peau a toujours été porteur de signification sociale. « *La coupe et la disposition de la chevelure ont toujours été un élément déterminant non seulement de la personnalité, mais aussi d'une fonction sociale ou spirituelle, individuelle ou collective* ». C'est pour cela que les femmes noires ont remis en question certains aspects des valeurs africaines. Immigrantes volontaires ou forcées, elles se trouvent confrontées et souvent soumises à la pression de la conformité au modèle occidental où le cheveu lisse est « *promu au rang de texture idéale et soignée* ». Les femmes noires, toutes générations et catégories sociales confondues, ont alors développé une représentation implicitement négative du cheveu crépu et ne le considère plus que sous la forme du stigmate. De ce fait, elles préfèrent transformer radicalement leur cheveu plutôt que de composer avec leur nature. Le climat étant différent, elles doivent s'adapter et intérieurisent une pratique (le défrisage) qui leur confère le même statut esthético-économique que les autres femmes (caucasiennes). Ces conduites deviennent pratiques collectives puis s'inscrivent comme spontanées dans l'inconscient. Elles se pérennissent avec l'autorité des mères, des tantes, des grands-mères qui, dans la communauté noire, détiennent la sagesse et la connaissance du cheveu. Leurs décisions ne sont pas discutées et s'imposent à l'intérieur de cercle familial comme à l'extérieur du groupe.

Ce rejet du caractère morphologique du cheveu crépu est un héritage qui peine à être remis en question. Les jeunes filles ont été conditionnées à adopter des standards de beauté qui ne font pas partie de leur patrimoine culturel mais qui sont érigés comme modèle au sein

de leur groupe culturel. Le questionnement du « pourquoi » dans les sociétés africaines est mal perçu. Il est considéré comme une agression et un non-respect des traditions. Le rejet voire l'exclusion représentent un trop grand risque identitaire pour les jeunes femmes qui ont été élevées dans et par la communauté.

3/ L'influence sociale : phénomènes, facteurs et théories

Germaine de Montmollin introduit le concept en ces termes : « *on parle d'influence sociale quand on peut rattacher les conduites, idées, œuvres et travaux d'une autre personne aux conduites, idées, œuvres et travaux d'une autre personne, sur la triple base de l'existence d'un contact entre les personnes, d'une antériorité de l'une par rapport à l'autre et d'une identité totale ou partielle entre leurs manifestations* ». L'auteur décrit là les causes.

L'individu est soumis, dès son plus jeune âge, aux contacts d'adultes qui lui transmettent des connaissances, valeurs, croyances, idées et opinions. Les phénomènes d'influence donc dépendent des succès et des échecs que l'individu a personnellement rencontrés ou qu'il a observés chez les personnes auxquelles il est confronté. La réponse des autres à son comportement est l'élément central. Il doit composer avec pour faire partie ou non du groupe. Il est orienté dans ses points de vue sur les choses par les divers messages qui circulent (ceux qui proviennent de la famille, du groupe social, de la société, des médias...) et sa confiance est souvent accordée à l'avis des personnes qu'il aime, respecte, connaît et qui possède un certain prestige. Ces liens sont parfois plus forts que la vérité.

Concernant les facteurs sociaux relatifs au mode de communication, la pression vers l'uniformité peut être très forte et l'individu est d'autant plus influencée par la majorité qu'il se retrouve seul à défendre ses positions. L'isolement place l'individu dans une relation de dépendance vis-à-vis d'autrui qui seul peut satisfaire les besoins affectifs, d'affiliation, d'approbation, de certitude. La suggestion est alors engendrée par la parole ou par la situation.

Les théories cognitives cherchent au contraire à montrer que l'individu est actif, qu'il cible, organise et transforme les informations qui lui parviennent du monde social et qu'il les intègre sous certaines conditions. Pour Asch cité par De Montmollin, « *les phénomènes d'influence sociale ne résultent pas de la passivité et de l'aveuglement de l'individu en présence d'autrui mais de la signification qu'il donne aux êtres, aux choses et aux événements qu'il observe, en fonction du contexte social. Ce qui change en réalité, ce n'est pas le jugement mais l'objet à juger* ». L'influence sociale consiste donc à rassembler toutes les expériences passées qui implique l'histoire personnelle de l'individu en lien avec son environnement physique et social puis à analyser la part d'affectivité, de savoir et de raison(s) qui se présentent dans telle ou telle situation.

4/ Les concepts

Les cheveux frisés/crépus de type africain ou de type oriental sont par nature plus secs que les cheveux européens, principalement parce que les conditions climatiques et hydrométriques de leur pays d'origine sont différentes. Ces cheveux ont donc davantage besoin d'apport en lipides (graisses) que les cheveux européens.

Le défrisage est une transformation durable et profonde de la forme du cheveu en modifiant la structure chimique de la kératine (la fibre dont nos cheveux sont faits). Il a pour but de donner un aspect plus souple ou de lisser complètement des cheveux frisés, crépus ou bouclés. Il se passe en deux temps : il faut d'abord modifier l'organisation originelle des molécules de la kératine, pour imposer à la chevelure une nouvelle structure et la rendre totalement malléable. Cette première étape se fait à l'aide d'un produit alcalin tel que la soude, l'ammoniaque ou le potassium. L'opération doit être répétée jusqu'à ce que les cheveux n'opposent plus de résistance et obtiennent la forme voulue c'est-à-dire la raideur. Puis on applique un produit oxydant qui neutralise l'action précédente et consolide les fibres entre elles. Les molécules d'eau qui se fixent habituellement sur les protéines, n'ont plus rien pour s'accrocher. Le résultat est aussi durable qu'une permanente. Par conséquent, la repousse doit être défrisée à intervalles réguliers (toutes les six semaines ou tous les deux mois) pour garder l'homogénéité de la coiffure.

Le mouvement Nappy est une démarche consciente de réinvestissement positif de l'héritage africain. Les femmes qui y adhèrent, ont appris à l'aimer et à le porter fièrement, le signe extérieur le plus manifeste étant le port du cheveu naturel (frisé ou crépu). Elles veulent assumer leurs origines. La tendance Nappy est apparue dans les pays anglo-saxons (aux États-Unis et en Angleterre) au début des années 2000. Il gagne du terrain notamment en Afrique. Il se relaie grâce à internet et les réseaux sociaux. De nombreuses femmes tiennent des blogs pour échanger informations et conseils : Journalnappygirl.com, blackbeautybag.com ou transitioningmovement.com ; sont parmi les sites les plus connus sur le sujet. L'idéologie tend à réinscrire le cheveu crépu dans l'inconscience de la "communauté noire" comme un beau cheveu. Aujourd'hui ces femmes posent un regard critique sur les canons d'une certaine beauté occidentale (les cheveux raides volant au vent). Cette esthétique dominante se révèle pour elles, être une mode et un cercle vicieux qui demandent trop de sacrifices. Les nappys entendent dénoncer la nocivité physique et psychique du défrisage ainsi que lutter contre les préjugés qui entourent les cheveux naturels.

L'afro est un style de coiffure frisée ou crépue, très dense et arrondie. Elle tient son

origine de l'époque de l'occupation italienne du Kenya. La coiffure crépue bouffante traditionnelle des rebelles devinrent un modèle de résistance puis culturel. L'afro a donc une symbolique politico-culturel. Elle s'est ensuite liée historiquement à l'histoire des Afro-américains qui luttaient pour les droits civiques dans les années 1950 à 1970. Le mouvement *Black is Beautiful* déclare la culture noire comme indépendante et refuse le canon de beauté de l'époque. C'est une affirmation culturelle des descendants d'Africains, représenté par le peigne « afro » se terminant en « black fist » (le poing noir) et disposé dans les cheveux. Cette époque coïncide également avec les indépendances africaines et caribéennes. Cette coupe consacre la fierté noire et sa volonté de ne plus être dépréciée par les Blancs. Les femmes furent à l'avant-garde de cette affirmation de soi avec Angela Davis, Aretha Franklin, Kathleen Cleaver, Diana Ross, Pam Grier,... Chez les hommes, les Jackson Five seront les plus populaires. Les années 1980 de Reagan et Bush Père vont diminuer les amateurs de la coiffure et enclencher un processus d'intégration via le défrisage et le tissage. Aujourd'hui, la coiffure afro fait son retour depuis les années 2000. Cette coiffure est liée à l'histoire, la géographie, le contexte social et culturel. Elle doit son parcours à la diaspora africaine aux Etats-Unis et aux Antilles.

Les Techniques d'extension. Le Tissage consiste à coudre des mèches de cheveux synthétiques ou naturelles (provenant de Chine ou d'Inde) sur la véritable chevelure qui aura été auparavant soigneusement tressée. Le Lace wig est un type de perruque dite indétectable car cousue avec les cheveux, largement utilisée par les célébrités métisses ou noires, possédant tout type de cheveux.

Préparation du terrain

Dans un premier temps, j'ai discuté avec certaines de mes connaissances et amies congolaises pour savoir leur rapport à la coiffure. Le plus frappant était de constater que c'était un élément fondamental dans leur vie. Plus encore, la coiffure représente une culture dans leur culture ; c'est ce qui les inscrit dans la tradition familiale et les insère socialement. Je reviendrai sur ce point un peu plus loin dans l'analyse. Après ces conversations non formelles où j'ai pu en apprendre un peu sur le sujet, je leur ai demandés si je pouvais faire appel à leur réseau d'amies, connaissances, collègues et parfois parents (dans le sens : sœurs, mères, cousines..). J'ai contacté les gens par mails ou facebook en expliquant mon sujet et ma démarche. J'ai reçu très rapidement des réponses positives et enthousiastes. Passée cette première étape, il m'a fallu à nouveau les contacter pour savoir leur disponibilité.

Terrain

Les entretiens. cinq entretiens semi-directifs ont été réalisés à Louvain-la-Neuve, au niveau des tables rondes, dans le bâtiment de l'École de journalisme. Ces jeunes femmes sont des personnes qui suivent les mêmes cours que moi. Je leur ai expliqué la démarche et nous avons trouvé un créneau horaire commun. Ces entretiens ont duré entre 15 et 30 minutes. Il faut noter comme je l'ai dit précédemment, l'enthousiasme des jeunes femmes quand est énoncé le sujet du questionnaire. Il est intéressant de remarquer le changement d'humeur au fur et à mesure des questions. Notamment sur la question des cheveux crépus, très peu d'entre elles répondent réellement à la question, certaines n'y répondent pas du tout. Apparemment, elles semblent ne pas avoir d'avis. Les regards sont devenus fuyants et embarrassés. Beaucoup de choses sont dites en « off », c'est-à-dire lorsque le questionnaire est terminé, comme si elles craignaient que j'écrive des paroles interdites. Dans ces paroles hors cadre interrogatif, le ton était plus détendu, plutôt de type confidences pour confidences.

Sept entretiens ont été distribués par mon réseau puis remis quelques semaines voire un mois après. Certaines jeunes femmes ont bien rempli, d'autres ne se sont pas vraiment investies. La question des cheveux crépus a encore été mal perçue. Beaucoup ont laissé un blanc ou ont juste répondu par « bien » ou « pas d'idée ».

L'observation directe. Je me suis rendue pour mon immersion, vendredi 19 avril à Matonge, quartier de la commune d'Ixelles, situé aux abords de la fameuse « porte de Namur ». Paradis capillaire par excellence, toujours en ébullition. Je suis arrivée aux environs de 16h30. A la sortie du métro, l'œil est attirée par les vitrines ; perruques, rajouts et parfois les « dames » qui font les cheveux. A Matonge, il est conseillé d'y venir accompagner, du moins si vous voulez poser des questions. Dans mon cas, j'ai réquisitionné mon ancienne collègue Priscilla Kasongo qui s'est portée volontaire pour faire le guide. Elle m'a tout d'abord introduite dans le salon où exerce sa coiffeuse attitrée. Elle l'a contactée au préalable pour expliquer l'objet de mon étude et lui demander si elle acceptait de répondre à mes questions. Le salon se trouve à l'étage d'une boutique de vêtements. Nous nous installons sur deux chaises près de la coiffeuse : Caroline. Elle est en train de faire des rajouts à une autre dame. Je me présente et nous commençons le questionnaire. La conservation est assez fluide. Priscilla y participe aussi de temps à autre. L'entretien dure 30 minutes en incluant les interruptions fréquentes.

Juste à côté, c'est-à-dire à trente centimètres, les cordes vocales vibrent. D'autres femmes sont dans le salon y compris la propriétaire. Une femme, peu sympathique, qui loue un siège à chaque femme qui veut coiffer. Les coiffeuses lui versent un certain pourcentage de leurs recettes acquises par leurs clientes. Dans le salon, certaines de ces femmes ne font rien.

Elles sont assises, regardent par la vitrine et discutent. D'autres coiffent et appliquent des faux-cils. Elles parlent fort en lingala, sans se préoccuper des autres notamment de Caroline. Celle-ci est plus discrète dans son coin. Caroline est camerounaise. Mais elle évoquera ses origines toujours en ces termes « je viens d'Afrique » ou « En Afrique, tu vois... ». Elle répond à mes questions avec parcimonie mais grande gentillesse. Elle a du mal à percevoir l'objectif de ma recherche. J'ai beau lui expliquer que ça ne sera pas publié, rien à faire. Une étrangère qui vient poser des questions sur la coiffure sans vouloir se faire coiffer, c'est considéré comme suspect. D'ailleurs lorsque Caroline fait une pause, juste après sa cliente, elle demande aux autres femmes du salon si elles veulent bien me répondre. Elle et moi devons affronter un « non » catégorique. Les femmes ne veulent pas participer et surtout n'en voient pas l'intérêt. L'une d'elle qui joue sur son téléphone et donc n'exerce pas sur le moment, fait preuve de mauvaise foi. Première tentative assez déconcertante mais je ne suis pas au bout de mes peines. Caroline décide de nous emmener dans la galerie des coiffeurs. Dans la rue, elle interpelle une congolaise mais celle-ci ne s'arrête même pas. Elle pense que je suis venue la contrôler. « *Tu veux savoir combien je gagne, c'est ça ? Je travaille au noir* ». Priscilla m'expliquera par la suite que c'est sans doute, mon stylo et ma feuille qui leur ont fait peur.

Dans la galerie, je remarque que les hommes et les femmes ne sont pas mélangés. La distinction est nette. En effet, les hommes coiffent les hommes et les femmes, leurs semblables. Nous faisons un premier tour « d'échauffement », nous parcourons du regard les différents salons et au deuxième tour, Caroline rentre dans l'un d'eux. Elle demande à une de ses amies de bien vouloir répondre à mon questionnaire. Deuxième refus catégorique. Au bout de trois refus, une accepte enfin de participer. Stéphanie, une autre camerounaise, est disons « un sacré numéro ». Quand je l'aborde, elle est en train de se faire poser plusieurs postiches sur ses cheveux défrisés. Le salon rassemble plusieurs coiffeuses, quatre à cinq personnes sont prises en charge. D'autres sont là, assises et discutent, sûrement en attendant leur tour.

J'apprends par Stéphanie que la femme sous le casque chauffant est là depuis au moins 3 heures. « *Le soin de la chevelure, ça prend du temps !* ». Stéphanie réponds mais elle se donne tellement en spectacle que je finis par me demander si ses réponses sont sérieuses. Caroline m'assure qu'elle dit la vérité, c'est juste qu'elle aime faire rire les gens et mettre « l'ambiance ». Le questionnaire avec elle dure 20 minutes. Je dois jongler entre différents niveaux de conversations : les clientes qui saluent Stéphanie, la coiffeuse qui travaille ses cheveux et Caroline qui lui raconte sa vie. Entre ces paroles, Stéphanie me relance sans cesse avec un « *parle ma chérie, ne fais pas attention aux autres* ». Petite anecdote : pendant que j'applique le questionnaire. Une femme rentre dans le salon. Elle tient à la main un jean rouge d'une matière indéterminée. Presque toutes les femmes viennent l'admirer. L'une d'elle lui dit

comme ça « tu ne vas pas rentrer dedans ». L'autre lui rétorque « ma chère, c'est du 42, je passe facilement ». Vu son gabarit, les doutes sont permis.

Revenons à nos cheveux. Nous nous dirigeons vers un autre salon, Caroline est confiante. Elle rentre, papote deux minutes, parle des enfants qui jouent dans l'escalier. Elles nous invitent à nous asseoir et négocie. Cela n'aboutit pas. La femme en question ne veut pas répondre. Elle est fatiguée parce qu'elle vient juste de boire une bière. Elle ne semble pas d'humeur à parler. Nous repartons bredouilles. La dernière tentative sera la bonne. J'ai affaire-là, à une professionnelle. Je l'entends dès que je commence à poser mes questions. Elle est très intéressée. Elle n'hésite pas à donner des détails techniques mais aussi anecdotiques. Elle aime « travailler le cheveu » et partager ses expériences avec les autres. Ce dernier entretien s'est passé de manière agréable. Non pas que les autres se soient mal passés mais j'ai senti plus d'entrain de la part d'Élodie.

Pour cette immersion, j'ai très vite saisi l'importance d'avoir un guide et une autre personne pour entrer en contact. Sans Caroline et Priscilla, j'aurais probablement échoué dans ma démarche. Celle-ci devant être, à chaque fois, réexpliquée. Les femmes interrogées devaient être rassurées sur le bien-fondé de mon étude. Leur crainte principale est que j'utilise leurs paroles de manière publique. Priscilla m'expliquera que pour les Africains, l'étranger qui pose des questions est hautement suspect et c'est aussi vrai pour les photos. C'est perçu comme une agression. Le souvenir de l'interdiction de photographier dans la rue (en vigueur sous le règne de Mobutu) semble encore très vivace. A mon grand regret, je n'ai donc pas pu prendre de photos.

Caroline nous a dirigées instinctivement vers ses collègues et amies camerounaises car elles se connaissent et se font confiance. Le salon est un lieu de rencontre plein de vie. On y vient pour raconter sa semaine, ce qui s'est bien passé et ce qui nous tracasse. On vient prendre conseil et on s'échange des idées sur tout et n'importe quoi. Les femmes se retrouvent entre elles et parlent de tout : les hommes, la famille, la nourriture et accessoirement aussi de la coiffure. Entre elles, il n'y a pas cette barrière que j'ai perçue sur le terrain. Questionner le cheveu même avec des coiffeuses m'a paru parfois tabou. Comme si j'allais divulguer les recettes « magiques », les secrets, l'héritage familial et « africain ». J'ai senti que le domaine de la coiffure est une activité considérée comme « naturelle ». « *Toutes les femmes africaines apprennent à tresser soit en regardant, soit en coiffant* » [Élodie]. On pourrait penser que ma couleur de peau noire aurait facilité le contact mais de toute évidence, non. A leurs yeux, j'étais « l'étrangère venu poser des questions ». Pour finir, je dirais même que **l'observation directe** était à double sens. Peu importe la couleur de peau, on vous observe aussi et les regards vous suivent jusqu'à la limite du possible. Je me suis sentie épiée dans chaque salon

notamment le premier où l'ambiance entre les coiffeuses n'était pas très bonne. Les deux autres étaient beaucoup plus conviviaux.

Présentation des données

Un total de 15 personnes dont 3 coiffeuses ont été interrogées. Toutes âgées de 19 à 25 ans excepté les professionnelles qui ont la trentaine. Parmi les sujets, 5 sont d'origine et de nationalité camerounaise, 9 sont d'origine congolaise mais quatre d'entre elles ont une nationalité autre : française, rwandaise et belge. Une dernière est d'origine kényane mais a la nationalité congolaise. Pour la plupart, elles sont des étudiantes mais j'ai aussi d'autres profils comme une infirmière, une commerciale et les coiffeuses.

Importance accordée à la coiffure

Nombre de femmes	Raisons
2	La présentation aux autres
2	Donne ou retire de la confiance en soi
7	Contribue à la beauté de la femme
4	Aucune importance

Temps consacré par jour aux cheveux

Nombre de femmes (sans les coiffeuses)	Minutes par jour
6	30
6	10-15

Dépenses pour les produits et coiffures

Nombre de femmes (sans les coiffeuses)	Euros par mois
8	Entre 10 et 30
4	Moins de 10

Fréquence de changement de coiffure

Nombres de femmes	
1	Trois fois par semaine
6	Une fois par mois
6	Tous les deux mois

2	Une fois par an
---	-----------------

Changement de coiffure

Nombre de femmes	Moyen utilisé	Raisons
10	Salon de coiffure	Convivialité
1	Professionnel à domicile	Emploi du temps chargé
1	Elle-même (coiffeuse de profession)	Connaissance des cheveux
3	Membre de la famille	Intimité

Traumatismes capillaires

Nombre de femmes (sans les coiffeuses)		Causes	Conséquences
4	oui	Défrisage	Brûlures, perte de cheveux
		Teinture	Cheveux cassés, ternes
8	non		

Port de perruques

Nombre de femmes		Raisons
9	oui	Pas le temps de se coiffer Grandes occasions (mariage, baptême, anniversaire) Protection en hiver
6	non	

Le défrisage

Le premier défrisage		Qui en a pris la décision ?
5-6 ans	2	La mère
10 ans	3	La mère
12 ans	4	La mère
14 ans	1	Elle-même

16-18ans	2	Elle-même
21 ans	1	Elle-même
Ne se souviens plus	2	

Les raisons du défrisage

Nombre de femmes	
1	C'est une drogue
9	Action pratique
3	Contrainte nécessaire
2	Belle coiffure

Continuation du défrisage

Nombre de femmes		Raisons	Fréquence	
9	oui	Prends moins de temps	4	Tous les trois mois
		Assoupli le cheveu	3	Tous les six mois
			2	Une fois par an
6	non	Pas nécessaire Rends chauve Cheveu fragilisé		

Conception du cheveu crépu

Nombre de femmes (sans les coiffeuses)	
6	Cheveu hostile, dur à coiffer
2	Caractéristique indissociable de la peau noire
2	Beau mais demandant de la patience et du savoir-faire
2	Ne se prononce pas

Origine de cette conception

Nombre de femmes	

8	Entourage (tantes et mères)
5	Elle-même
2	Ne se prononce pas

Connaissance du mouvement Nappy

Nombre de femmes (sans les coiffeuses)		Par quel moyen ?	
8	oui	5	Internet
		3	Bouche-à-oreille
4	non		

Phrases ayant marqué

Prononcées par :	
Entourage (tantes et mères)	Tes cheveux cassent le peigne Tes cheveux sont difficiles à coiffer Les cheveux des noirs ne poussent pas facilement, tu ne pourras jamais avoir de cheveux longs
Camarades de classe	Tu as une coiffure de clown Ce sont tes vrais cheveux ? Tu perds tes cheveux ! (à propos d'un rajout perdu par terre)
Coiffeuses	Je ne peux rien faire avec tes cheveux, il faut les défriser pour assouplir

Concernant **les gestes** qui ont marqué, toutes les femmes sans exception évoquent la manière de peigner les cheveux crépus qui causait tiraillements, douleur et larmes. Puis la sensation du défrisant : picotements voire brûlures du cuir chevelu et parfois maux de tête dus à l'odeur de la soude. Pour terminer, chacune se souvient des longues heures consacrées au tressage des cheveux.

Les modèles de référence anciens et actuels

Nombre de		Raisons
-----------	--	---------

femmes		
1	La chanteuse barbadienne Rihanna 	Elle se permet toutes les coiffures avec ses cheveux : audace et facilité.
3	La mère	Elle sait allier modernité et tradition
1	Hôtesses de l'air 	Elles ont des cheveux lisses et soyeux
2	Mannequins sur les produits capillaires  Dark and Lovely	Elles ont des cheveux lisses et soyeux
1	Pocahontas  /le mannequin Naomi Campbell  /la chanteuse afro-américaine India Arie 	Les cheveux sont longs, lisses et volent au vent puis évolution vers les tresses longues et impeccables
1	Les chanteuses Toni Braxton  /Janet Jackson	Cheveux lisses et soyeux. Les tresses de Janet Jackson sont originales et impeccables

		
1	La mannequin somalienne Iman 	Cheveux longs et soyeux
2	La soeur	Elle ose des coiffures originales
3	Aucun	Pas de besoin de modèle

L'identité noire contemporaine

Nombre de femmes		Raisons
1	L'actrice américaine Whoopi Goldberg 	Elle représente la beauté noire naturelle
1	L'artiste nigériane Eva Alordiah 	Elle ose beaucoup de styles de coiffure
5	La mère	Elle sait allier modernité et tradition
1	L'actrice nigériane Geneviève Nnaji 	Elle respecte ses origines africaines
1	L'artiste afro-américaine	Elle est naturelle

	 Janelle Monae	
1	La première dame américaine Michelle Obama 	Elle a des coupes impeccables. Elle est fière d'être afro-américaine.
5	Aucune	

Les tresses africaines sur les femmes caucasiennes

Nombre de femmes	Avis
4	Trouvent cela ridicule
8	Pensent que c'est un partage culturel
3	Ne se prononce pas

Hiérarchie dans les styles de coiffure

Nombre de femmes (sans les coiffeuses)		Comment ?
3	oui	Le tissage, les tresses puis le naturel
9	non	

Critères de beauté

Nombre de femmes	
5	propreté
1	simplicité
6	Mise en valeur du visage
3	Respect des cheveux

Avis des partenaires

Nombre de femmes	Raisons

6	positif	2 pensent que la coiffure met en valeur le visage 1 estime que les cheveux longs = coiffure féminine 3 Apprécient les femmes au naturel
3	négatif	Trouvent les coiffures trop extravagantes (couleurs, longueurs)
6	célibataires	

Profil des coiffeuses camerounaises

	Stéphanie	Caroline	Elodie
Nombre d'années d'exercice	10 ans	6 ans	16 ans
Formation professionnelle	Aucune formation	Formation dans un salon au pays	Formation dans une école de coiffure en Belgique
Coiffures réalisées	Tissage, twists, rajouts, défrisage, tresses	Tissage, rajouts, extensions, défrisage, tresses	Tissage, lissage, défrisage, rajouts, tresses
Coiffure la plus demandée	rajouts	tissage	tissage
Modèles de référence	Magazine américain <i>Ebony</i> 	Internet (blogs) et magazine de la femme africaine et antillaise <i>Amina</i> 	Magazines <i>Ebony/Amina</i> et télévision
Coiffures sur cheveux crépus	Non : défrisage et traitement avant tissage	Tresses africaines collées sur la tête	Non : traitement avant tissage

Conception du cheveu crépu	Beau sur les autres mais difficile à coiffer	Apprécie d'en voir sur les autres mais beaucoup trop difficile à entretenir	Beau. Possibilité de faire plusieurs coiffures
----------------------------	--	---	--

Interprétations des résultats

Après avoir analysé les différentes réponses et établit des tableaux récapitulatifs, il apparaît que tout d'abord, la femme a un devoir de beauté auquel elle ne peut échapper. Les femmes africaines comme dit dans l'introduction, ont longtemps conçu leurs cheveux comme un ornement. Elles consacrent en moyenne quotidiennement trente minutes devant la glace et un budget de trente euros par mois. Elles changent également de coiffure en majorité une fois par mois.

Apparemment, la question d'ornement semble toujours d'actuel. La coiffure reste primordiale mais il y a une certaine adaptation au contexte socio-culturel dans lequel elles vivent. Toutes se souviennent excepté deux d'entre elles, du premier défrisage comme un rite, un passage obligé. L'âge moyen se situe à 10 ans mais les coiffeuses ont précisé que c'était le cas seulement au pays (Cameroun, RDC...). En Europe, les conditions climatiques et la pression à la conformité au canon occidental, poussent les familles à le faire dès 6 ans. Ce sont, en général, les mères ou tantes qui prennent la décision de défriser. Les filles doivent ainsi perpétuer une pratique matriarcale et sociétale qui s'est inscrit dans les consciences comme étant la seule efficace pour avoir une belle coiffure. Nous pouvons remarquer dans les tableaux ci-dessus que l'entourage a un grand rôle à jouer que ce soit dans la conception du cheveu crépu ou dans la transmission du savoir capillaire. La plupart des mères et des tantes parlent du cheveu naturel comme étant un cheveu hostile, difficile à coiffer, cassant le peigne. Leurs gestes et leurs paroles se sont imprimés dans les têtes des filles. Certaines parlent toujours de leur cheveu en ces termes et d'autres ont pris conscience de la vision négative instituée par leur entourage. Dans les paroles en voix-off, beaucoup déplorent la perte de savoir-faire concernant leur cheveu naturel comme l'abandon de certaines pratiques et coiffures. Le mouvement nappy connu par plus de la moitié des sujets, entend rétablir la vérité sur les cheveux des Noires. Internet est devenu un moyen utile et indispensable pour (re)découvrir certaines données capillaires. Peu de femmes y compris les coiffeuses maîtrisent le soin du cheveu crépu. D'ailleurs, les professionnelles ont reconnu que beaucoup de femmes arboraient fièrement leur cheveu naturel, tout en critiquant le fait de porter « l'afro » (trop voyant, trop négligé, trop marqué politiquement). Le défrisage est devenu une action pratique

qui ne requiert pas beaucoup de connaissance, mise à part la manipulation du produit (la soude étant dangereuse pour la santé, gants et masque sont préconisés durant son application). Toutefois, les femmes revenues au naturel, ne blâment pas toutes le défrisage car il confère à celle qui l'exerce, un certain statut socio-culturel. La femme noire se fond dans la masse de cette manière et se sent respecter grâce à son allure soignée. L'usage et le port occasionnel de la perruque lors de grands évènements, de cheveu pas démêlé ou de défaut capillaire, sont la preuve qu'il s'agit avant tout de l'apparence quand on parle de la coiffure. Le leitmotiv : ne pas se montrer plutôt que de paraître aux autres, avec la chevelure mal entretenue. L'avis des maris ou compagnons va d'ailleurs dans ce sens. Ils préfèrent que la coiffure mette en valeur la beauté de leurs femmes. Ils n'aiment pas que la coiffure soit trop extravagante et attire les regards. Dans les premières questions sur l'importance accordée à la coiffure, les femmes parlent de présentation aux autres. Celle-ci doit être conforme à la vision qui est donnée par les médias et l'entourage : une coiffure respectable et professionnelle se doit d'être propre, lisse et soyeuse. Il n'est donc pas étonnant de constater que dans les modèles anciens et actuels référencés par les interviewées, figurent beaucoup d'artistes et mannequins présentant les caractéristiques évoquées précédemment. Cependant, l'identité noire est souvent représentée par des artistes qui arborent fièrement leur cheveu crépu. Ce paradoxe semble traduire le besoin de concilier la modernité (incarner par la femme caucasienne) et la tradition (les tresses). En effet, beaucoup de femmes parlent de leur mère comme étant le modèle regroupant ces deux aspects. D'où l'importance de perpétuer, de transformer, de concilier ces différentes expressions culturelles. Les mères et les filles échangent des techniques spécifiques (lissage brésilien, twists, dreads), s'enrichissent les unes les autres et finissent par construire leur propre identité capillaire. Le salon est en tête de liste concernant le moyen de changer de coiffure. Il est considéré comme convivial et riche en conseils. J'ai aussi pu le constater lors de mon immersion à Matonge. Aller chez le coiffeur, c'est passer un bon moment entre femmes, à parler de tout et de rien. On y raconte ses petites histoires. Le partage et l'expression (culturels) sont les mots d'ordre.

Conclusion

Le corps est soumis au travail incessant de la culture sur la nature. Le corps manifeste, dans l'interaction, l'intériorisation d'une image sociale et culturelle, dont le caractère aliénant ne parvient pas toujours à la conscience du sujet. Le défrisage qui est une pratique exogène s'inscrit désormais comme endogène. Il est régit sur le modèle de l'appartenance (croyances, représentations) plutôt que celui de l'identité (racines, ethnies, histoire). Se défriser c'est

développer une aptitude à devenir un sujet socialement « adapté » à un environnement et dans notre cas, le sujet est travaillé en profondeur par le modèle occidental. L'être est alors soumis à l'action du corps idéal sur le corps réel. Dans l'inconscient des jeunes femmes interrogées, le lisse et le soyeux sont associés au propre et à l'estimable. Le cheveu crépu est synonyme d'imperfection et de manque d'hygiène. Cependant, la génération actuelle tend à remettre en question ces acquis notamment avec le mouvement nappy. Elle rappelle que les femmes sont coupées de leurs références constituant leur identité ethno raciale spécifique. Le retour au naturel avec les cheveux crépus constitue l'élément fondamental d'identification aux origines africaines. D'autres femmes ont trouvé leur équilibre en pratiquant le défrisage occasionnellement et en laissant leur cheveu au naturel.

Dans cette étude, nous pouvons remarquer que chaque femme a une relation particulière avec leur cheveu. Il implique transmission matriarcale et apprentissage propre souvent grâce à internet mais aussi par l'entourage (amis, famille, collègues, coiffeurs). Les marques culturelles de la « féminité » se fabriquent patiemment et se « naturalisent » progressivement. L'expression individuelle de cette féminité passe par la coiffure chez la femme noire.

Bibliographie

BAETENS Jan, Le « populaire » des cultural studies

BARTHES Roland. Rhétorique de l'image. In: *Communications*, 4, 1964. Recherches sémiologiques. pp. 40-51.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm_0588-8018_1964_num_4_1_1027

DORTIER Jean-François, Vers une uniformisation culturelle ?

DE MONTMOLLIN Germaine, L'influence sociale : phénomènes, facteurs et théories

GINIEWSKI Paul, Civilisation blanche et culture noire In: *Politique étrangère* N°3 - 1975 - 40e année pp. 307-328. http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/polit_0032-342x_1975_num_40_3_1773

MARTIN Denis-Constant ; Le choix d'identité. In: *Revue française de science politique*, 42e année, n°4, 1992. pp. 582-593.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rfsp_0035-2950_1992_num_42_4_404326

MATTELART Armand, NEVEU Erik, Introduction aux Cultural Studies

SMERALDA Juliette ; Peaux noires, cheveux crépus, histoire d'une aliénation

SMERALDA Juliette ; Du cheveu défrisé au cheveu crépu, de la désidentification à la revendication

Article sur JeuneAfrique.com : Mode : crépues, et alors ?

http://www.jeuneafrique.com/Article/JA2702p039_040.xml0/

Article sur leexpress.fr : Cheveux afros : parlez-vous le nappy ?

http://www.leexpress.fr/styles/coiffure/cheveux-afro-parlez-vous-le-nappy_1168609.html

La croissance du marché de la cosmétique ethnique en France.

<http://ekyramagazine.com/2011/10/15/la-croissance-du-marche-de-la-cosmetique-ethnique-en-france/>

Cosmétiques ethniques : pratiques et représentations au sein de la communauté afro-antillaise :

<http://www.marketing-professionnel.fr/tribune-libre/cosmetiques-ethniques-pratiques-representations-communaute-afro-antillaise.html>

<http://www.peaux-noires.com/dark-and-lovely-m-28.html>

<http://www.afrobelle.com/les-mannequins-noirs-qui-ont-marque-lhistoire-dans-la-mode/>

http://www.africanloxo.com/galerie_photo.htm

Pour aller plus loin :

Good Hair, documentaire de Chris Rock

ANNEXES

Questionnaire :

Nom :

Prénom :

Age :

Lieu de naissance :

Nationalité :

Profession :

Que représente, pour vous, la coiffure ?

Une tradition familiale:

Un moyen de vous identifier à votre communauté :

Un moyen de paraître belle :

Un moyen de vous affirmer :

Au quotidien, combien de temps consacrez-vous à vos cheveux ?

Combien dépensez-vous par mois en produits capillaires ?

Moins de 10 € Entre 10 et 30 € Entre 30 et 50 € Plus de 50 €

A quelle fréquence changez-vous de coiffure ?

Par quel moyen s'effectue votre changement de coiffure ?

Salon de coiffure :

Coiffeur professionnel à domicile :

Un membre de la famille :

Etes-vous déjà sortis munis d'une perruque ? Dans quelles circonstances ?

Vous faites-vous défriser ? A quelle fréquence ?

2 fois par mois :

1 fois par mois :

Tous les deux mois :

Tous les six mois :

Une fois par an :

Pour vous, le défrisage est :

Une drogue :

Un action pratique :

Une contrainte nécessaire :

A quel âge avez-vous eu votre premier défrisage ? Qui en a pris la décision ?

Pourriez-vous envisager de ne plus défriser vos cheveux et revenir au cheveu naturel, un jour ?

Quelle idée avez-vous des cheveux crépus ?

D'où vous viens cette idée?

Entourage :

Médias/publicité :

Autres :

Connaissez-vous le mouvement nappy ? Si oui, par quel moyen en avez-vous pris connaissance ?

Internet :

La radio :

Les journaux :

La télévision :

Le bouche-à-oreille :

Que pensez-vous de ce mouvement ?

Connaissez-vous quelqu'un de votre entourage qui adhère à ce mouvement ? Vous-même pourriez-vous y adhérer ? Si oui/non, pourquoi ?

Est-ce que des phrases concernant votre coiffure, vous ont marquées étant jeune ? Lesquelles ? Prononcées par qui ?

Quels étaient les modèles de références auxquelles vous vous identifiez plus jeune ? Et aujourd'hui ?

Pouvez-vous me citer la personne qui incarne, pour vous, l'identité noire contemporaine?

Si vous êtes en couple ; que pense votre partenaire de votre coiffure, en général ?
Qu'est-ce que vous pensez des femmes blanches/caucasiennes qui ont des rajouts ou se font faire des « tresses africaines » ?

Est-ce que vous établissez une hiérarchie ou un système de valeurs dans les styles de coiffures. Si oui, comment ?

Quels sont au final, vos critères de beauté concernant la coiffure ?

Autoportraits capillaires

Jeunes femmes africaines qui expliquent leur rapport à la coiffure au niveau identitaire, ce qui relève de l'héritage culturel et ce qui est de leur apprentissage propre.

[Azani, 21 ans, française d'origine congolaise]

« La coiffure... J'y accorde de l'importance comme toutes les filles je pense. Elle peut donner ou enlever ma confiance en soi. C'est un point important dans la féminité mais ça ne veut pas dire que les cheveux doivent être longs pour être féminine. Ma mère n'a jamais accepté qu'on mette des tissages donc mes sœurs et moi sommes n'avons pas cette culture du faux cheveu. En tant que souvenirs d'enfance, les cheveux crépus, c'est du travail et de la douleur malgré tout. Dans les gestes qui m'ont le plus marqué, il y a le peigne utilisé par ma mère qui me faisait pleurer à tous les coups et les tresses. Mais ma mère a toujours tenu à nous apprendre à prendre soin de nos cheveux. Malheureusement, nos coiffures que j'estimais belles, provoquaient les rires des autres. Plusieurs de mes camarades de classe disaient que j'avais une coiffure de clown, quand ma mère m'envoyait avec des antennes au fil à l'école. Au niveau identitaire c'était dur car je me plaisais comme ça mais je n'étais pas acceptée en étant moi-même. C'est peut-être pour ça que ma mère a décidé de me défriser à l'âge de 10 ans car mes cheveux étaient trop longs et elle n'arrivait plus à en faire quelque chose de discipliné. Ce fut la seule fois car je ne me suis pas reconnue dans la glace. Pour moi, le défrisage, c'est du passé. Je rêve d'un bel afro long, mais je n'ai pas le courage de m'occuper longuement de mes cheveux, cela demande beaucoup de temps, de patience et de savoir-faire. Depuis, je jongle avec ce que j'ai appris de ma mère et tout ce qui est présent sur internet notamment les blogs de nappy qui sont une très bonne source d'informations sur comment entretenir nos cheveux. La coiffure est à la fois héritage familial et une affirmation de mon identité noire. J'ai toujours porté mes cheveux naturels avec fierté et j'aimerais que beaucoup d'autres femmes le fassent, ne serais-ce que pour changer notre regard sur nous-mêmes ».

[Christelle, 23 ans, congolaise]

« Le défrisage est un héritage culturel des mères et des grand-mères. Dans la culture africaine, on ne conteste pas les aînés et leurs décisions, donc il est difficile voire impossible de remettre en question cette pratique. La pression familiale, je dirais même matriarcale pour le défrisage, est réelle. C'est une norme culturelle : si tu ne veux pas le faire, tu te retrouves livrée à toi-même avec tes cheveux. La plupart du temps, les jeunes femmes ont oublié à quoi ressembler leur cheveu crépu et ne savent pas comment le coiffer. Je suis dans ce cas, je ne connais que mes cheveux défrisés, je n'ai aucun souvenir de leur état naturel mais ça ne me dérange pas. Le défrisage est vraiment pratique, il me fait paraître propre, soignée, présentable. Au pire, il y a toujours la perruque si vraiment je n'ai pas le temps de faire une coupe correcte. Je ne me vois pas avec les cheveux crêpus surtout car pour moi, ça ne fait pas professionnel ».

[Murielle, 25 ans, camerounaise]

« Le défrisage est un passage obligé. Moi, ma mère a commencé à me défriser à 12 ans. Elle n'arrivait pas à coiffer mes cheveux. Elle répétait sans cesse que mes cheveux étaient difficiles. Je me suis rendue compte que non finalement. C'est l'entourage qui parle négativement des cheveux crêpus et nous amène à ne pas les aimer. Il m'a fallu attendre la vingtaine pour prendre conscience de cela. Le retour au cheveu naturel, c'est aussi le retour à soi, tel qu'on devrait être, être en paix avec soi-même. »

[Soki, 25 ans, belge d'origine congo-angolaise]

« Moi, je dis : Back to the roots ! ». Le défrisage a failli me rendre chauve. J'en ai eu marre d'avoir le crâne brûlé. En plus, j'avais l'impression de ne pas être moi. J'ai eu envie d'apprendre à aimer mes cheveux tels qu'ils sont au naturel, histoire de me réapproprier mon identité et surtout d'être fière de moi en tant que descendante africaine. La coiffure, c'est le principal dans notre communauté ; mais c'est aussi une part de notre personnalité donc à un moment, il ne faut pas laisser les autres décider à notre place. Le jour de mon big chop, j'avais hâte. Une fois mon crâne rasé, je me suis sentie libre et renaître. J'ai la chance d'avoir un entourage compréhensif, ma famille et les amies nappy m'ont soutenu. Ces dernières entourent et conseillent les femmes. Je ne suis pas trop pour les mouvements d'habitude mais leur cause est juste, elle permet la revalorisation de notre culture perdue, je veux dire par là que nous avons perdu le savoir-faire, nos cheveux naturels sont devenus étrangers au lieu de nous être familiers. On se sent moins seule dans cette nouvelle voie du naturel. Je me souviens qu'on me demandait sans arrêt : Soki, tes cheveux poussent vite dis....ce sont tes

vrais cheveux ? Et moi, à chaque fois, je devais répondre d'un air gêné, ben nan, ce sont des rajouts ! Ma mère a décidé à l'âge de 5 ans de me défriser et j'ai continué malgré les dommages jusque juin 2012. Le défrisage, on pense que c'est la solution alors qu'en fait, il est le problème. Certes, personne ne nous regarde bizarrement dans la rue ou sourit en coin mais bon, il déforme l'image que nous avons de nous-mêmes. Je ne sais pas si ma mère m'a vraiment donné le choix, c'était comme ça et puis c'est tout. Il fallait faire avec pour ne contrarier personne. Je me suis détachée de cette tradition du défrisage. J'ai eu besoin de me définir par moi-même. »

[**Priscilla, 25 ans, congolaise**]

C'est très important d'être bien coiffée...du moins un minimum. Je ne me présente pas aux autres n'importe comment. Ma mère a décidé de me faire défriser entre 12 et 14 ans, la première fois, J'ai continué jusque l'année passée. Mais en avril 2012, ma sœur s'est chargée de me défriser les cheveux. C'était la première fois que je le faisais à la maison, et j'ai perdu un quart de mes cheveux, j'ai dû porter le foulard pendant un temps. J'ai donc opté pour le naturel par la suite. Le défrisage est un crime capillaire, il abime beaucoup trop les cheveux. Je voulais avoir « mes cheveux » sans ajouts ni rien. De plus, je ne voulais plus avoir les dépenses et le stress lié au défrisage. Mes tantes et ma maman m'ont toujours répétées que j'avais des cheveux difficiles, qu'il fallait les défriser pour les assouplir même si ça ne marchais pas toujours. Du coup, j'ai toujours pensé que mes cheveux étaient « difficiles ». Je me rends compte aujourd'hui que l'idée que j'avais des cheveux crépus venaient de mon entourage. J'ai appris grâce à internet beaucoup d'idées, d'astuces et de conseils pour les cheveux crépus. La découverte du mouvement nappy a été un tournant. Ce mouvement est positif car il essaye de propager des valeurs de base. Le retour au naturel, c'est le retour à soi, tel qu'on est, sans copier/coller sur les autres ! J'y ai adhéré grâce à ma sœur et quelques-unes de nos amies. Même ma mère a suivi pour raisons médicales. Aujourd'hui, je suis plus à l'aise avec mes cheveux et donc avec moi-même. Je me redécouvre. Plus jeune, je suivais la masse. Les femmes dans la famille avaient les cheveux défrisés, je devais les avoir aussi. Le premier défrisage, c'était comme les premières règles, ça faisait de vous une femme. Mais maintenant, ma sœur et son bel afro, sont mes modèles. Concernant mon petit ami, pour lui : une femme a les cheveux longs. Je lui ai gentiment expliqué que j'étais noire et que c'était ma qualité de cheveux. La féminité, ce n'est pas que ça. Depuis, il a accepté et je fais des concessions en faisant des rajouts parfois.

Les différentes coiffures

On distingue une multitude de type et de techniques pour coiffer et mettre en valeur le cheveu afro, sous sa forme crépue, frisée ou lissée.



- **Bantu Knots** : c'est une manière de se coiffer en séparant les cheveux en raies et en réalisant des mini-chignons avec toutes les mèches. La mèche de cheveu prend alors d'aspect d'une petite boule. (En photo : l'actrice Jada Pinkett Smith)



- **Tresses africaines** : il s'agit de nattes à trois branches qui peuvent être réalisées collées à la tête, libres. Lorsqu'elles sont collées, elles peuvent être créées avec des motifs : cette variante a été remise à la mode par la chanteuse Alicia Keys (en photo) et reste largement employée, par les femmes et aussi les hommes de toute origine.



- **Tresses africaines libres** avec rajouts synthétiques appelés par les congolais, rastas.



- **Vanilles ou Twists** : cette coiffure consiste à réaliser une tresse à deux brins, avec les cheveux ou des extensions spéciales



- **Dreadlocks** : mèches de cheveux emmêlées qui se forment seules si les cheveux sont laissés à pousser naturellement (ou après avoir été tressés). En photo : Bob Marley



- **L'afro** : cheveux crépus ou frisés coiffés de façon volumineuse et en boule

L'industrie du cosmétique : focus sur le marché ethnique

Le marché des produits capillaires ethniques est estimé à 1,8 milliard de dollars. L'industrie cosmétique américaine fait un chiffre d'affaires annuel de 18 millions de dollars en moyenne, dont 4 pour le seul marché américain. Cette branche de l'économie est encore l'une des seules à ne pas connaître de récession. Les consommateurs de différentes origines ont des besoins spécifiques en matière de soin de peau et du cheveu.

La publicité n'informe ni sur la composition ni sur l'origine des produits dont elle vante les mérites, pas plus qu'elle n'éclaire sur les dangers éventuels encourus par ceux qui en font usage. Dans son ensemble, la publicité incite à adhérer à un système socio-économique et culturel. Elle vend à la femme, un « look ». Les produits défrisants sont estimés à plusieurs centaines par les professionnels. Le procédé subliminal exploité a pour but de faire naître et d'entretenir chez la femme noire le fantasme du cheveu à la fois lisse et long. D'ailleurs, la plupart des célébrités noires et métisses se font soit défriser (Michelle Obama), soit poser des perruques invisibles qui ressemblent aux vrais cheveux (Beyoncé). La différence avec les autres femmes réside dans les moyens qu'elles ont pour les entretenir. L'économie du marketing « ethnique » a donc de l'avenir car les femmes noires dépensent six fois plus que les femmes caucasiennes, dans les produits cosmétiques selon l'Oréal. D'ailleurs le groupe a lancé une offensive ciblant le marché des produits capillaires ethniques pour devenir le leader sur le marché des femmes dites "non-caucasiennes" aux Etats-Unis. L'Oréal a investi en 2000 dans un nouvel institut à Chicago, spécialisé dans l'étude et la recherche sur les peaux et les cheveux ethniques, une première mondiale.

Les marques dites bios comme Shea Moisture, Beautiful Textures , Keracare inscrivent

désormais la mention « cheveu crépu ». Elles tentent de faire émerger une nouvelle catégorisation et essayent de se faire une place sur le marché mais y parviennent difficilement. Elles sont présentes uniquement sur internet et dans les boutiques spécialisées.

La représentation de la femme noire dans la publicité

La particularité du cheveu afro a conduit plusieurs marques à créer des gammes de produits afin de soigner les besoins spécifiques de ces cheveux. Ces marques s'adressent donc principalement aux femmes noires. Il est intéressant de constater que jusqu'à maintenant, très peu voire aucune femme noire représentée avec ses cheveux crépus coiffés en afro ou tressés figuraient sur les produits capillaires qui lui étaient destinés. Il était plutôt question de femmes métisses, pas trop foncées de peau et avec des cheveux soit frisés, soit lissés. D'ailleurs, la mention « crépu » ne figure toujours pas sur la plupart des gammes de produits capillaires. On préfère parler de « cheveux secs, abimés, frisés » comme si le cheveu crépu n'existe pas en tant que tel. La représentation de la femme noire est donc une vision partielle et le plus souvent occidentale (teint éclairci avec cheveux lisses et soyeux). Les marques qui sont apparues récemment comme Belle ô naturel, Keralong, Free Nation of Beauty, Leydi beauty, Carol's daughter, se définissent désormais comme étant de « l'afro-cosmétique ». Elles essayent de représenter la femme noire dans sa diversité. Les cheveux crépus, frisés et lissés se côtoient désormais sur les flacons ce qui n'était pas le cas jusqu'au début du XXIème siècle. Même les grandes marques comme l'Oréal qui surfe sur l'immense vague du marché dit ethnique (en rachetant la marque Dark and Lovely et en développant Mizani pour les professionnels) tente de présenter une nouvelle et autre image de la femme noire à laquelle elle s'adresse.

Exemples

Dark and Lovely, marque phare de **SoftSheen-Carson** (propriété de L'Oréal) ; largement cité dans mes entretiens, a sorti une gamme en 2010 intitulée AU NATURALE représentant la diversité de la femme noire. Avant, sur tous les flacons, les femmes noires ressemblaient à l'image 1, la marque a progressivement varié l'image pour arriver à l'image 3 et 4.



Image 1

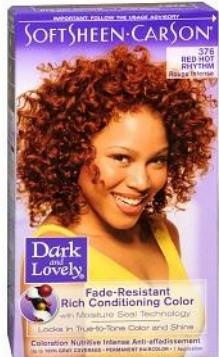


Image 2

Image 3



Activilong, (définition par eux-mêmes, sur le site internet) :

Activilong est le spécialiste des soins des cheveux fragilisés, des cheveux bouclés, des cheveux frisés et des cheveux métissés, avec une expérience de plus de 25 ans ! Tous les soins capillaires Activilong intègrent des ingrédients naturels associés au système exclusif Phytorepair. Une révolution technologique associant des huiles végétales aux propriétés protectrices et réparatrices. Véritable expert des cheveux frisés, crépus et ondulés, Activilong offre aux cheveux afro, antillais et métis un large éventail de produits formulés avec des ingrédients naturels.





La nouvelle gamme d'Activilong « natural touch » dont on voit la publicité ci-dessus, ne met plus d'images de femmes sur les flacons.



Noire ô naturel:

Premières marques de cosmétique
ethnique bio

Nappy Queen (soins pour cheveux au naturel)

Le saviez-vous ?

- Il y avait, selon Dr Khadi Sy Bizet, presque autant de types de tresses que de groupes ethniques. Autrefois, l'on pouvait même reconnaître l'origine ethnique d'une femme à partir de sa coiffure uniquement : le caractère plus ou moins sophistiqué de celle-ci était un indicateur d'ethnicité, de clan, d'âge, d'occupation et de position sociale. Certaines créations étaient si élaborées, si compliquées que de grands professionnels afro-américains ne sont pas parvenus à les répliquer. (A voir sur le site http://www.africanloxo.com/galerie_photo.htm, les photos étant protégées par le copyright, je n'ai pas pu en mettre dans le travail)
- Le peigne africain sculpté dans du bois d'ébène, de teck ou d'ivoire et incrusté parfois de pierreries, était considéré comme une œuvre d'art. Chaque exemplaire était porteur d'un message spirituel. Les thèmes de la fertilité et de l'amour étaient les plus récurrents.
- Chez la tribu *Bega* au Soudan, deux femmes se consacrent tous les trois mois et pendant des heures d'affilées à la coiffure de chaque femme.
- Les premiers défrisants chimiques ont été réalisés à partir des produits domestiques que sont la potasse et la soude. Les pommes de terre blanches et la graisse de porc mélangées à la soude constituaient un « défrisant » assez puissant qui attaquait la couche cuticulaire, ramollissait le cheveu crépu et le lissait.
- Les Afro-Américains seront les pionniers de l'industrie du cosmétique. Madame C.J. Walker (Décembre 23, 1867 – 25 mai 1919) était une femme d'affaires afro-américaine. Elle a fait sa fortune en développant et commercialisant une gamme de produits de beauté capillaires pour les femmes noires. Sarah Walker essaya des remèdes maison et des produits déjà sur le marché pour tenter de guérir sa calvitie jusqu'à ce qu'elle développe finalement son propre shampooing et une pommade contenant du soufre afin de favoriser la pousse des cheveux et assainir son cuir chevelu malade. Elle fonda la compagnie C.J. Walker Manufacturing Company. À sa mort, elle était considérée comme la première et plus riche femme afro-américaine en Amérique.

- Les formateurs des écoles esthétiques et de coiffure, fréquentées par les Noirs, sont spécialistes du cheveu raide et la connaissance du cheveu crépu se limite aux coiffures sur cheveux défrisés. Ils ne savent pas coiffer le cheveu crépu en tant que tel. La plupart du temps, il est tressé pour ensuite être « camouflé » sous des postiches et perruques. Ils imposent donc aux apprentis-coiffeurs, le défrisage et la permanente comme les seules techniques du traitement du cheveu crépu.
- Le défrisage coûte entre 23 et 76 euros. Il faut y ajouter les frais de shampoings d'entretien, de coupe et de brushing... En moyenne, la cliente d'un salon de coiffure dépense 760 euros par an.